

I N T É R I É U R .

Paris , le 9 pluviôse.

LE 6 de ce mois, 26 janvier, était l'anniversaire du jour où le PREMIER CONSUL a accepté, aux comices de Lyon, la présidence de la République italienne. Le citoyen Marescalchi, ministre des relations extérieures de cette République, en résidence près le PREMIER CONSUL ET PRÉSIDENT, a saisi cette circonstance pour célébrer la commémoration d'un événement si avantageux pour la République italienne dans ses résultats. Il a donné le 6 pluviôse, une fête dont le but était de faire éclater la reconnaissance de ses concitoyens et de son Gouvernement.

RAPPORT FAIT AU PREMIER CONSUL,

Par le colonel Sebastiani.

LE 29 fructidor an 10, je me suis embarqué à Toulon, à bord de la *Cornélie*; le 8 vendémiaire je suis arrivé à Tripoli; j'ai écrit de suite au baion de Cederstrom, contre-amiral suédois, ainsi qu'au ministre du pacha, pour leur offrir ma médiation, afin de terminer les différens élevés entre la cour de Suede et la Régeuce. Ma médiation a été agréée; le ministre et le contre-amiral se sont rendus à la maison commissariale de France, et nous avons entamé la négociation. Les deux parties étaient fort éloignées: le pacha demandait une somme très-considérable, et une augmentation dans la rétribution annuelle. Il s'appuyait d'un traité fait, il y a deux ans, par un envoyé du roi de Suede, qui lui assurait un paiement de 245 mille piastres fortes et une annuité de 20 mille: il ajoutait que deux ans de guerre l'avaient obligé à des dépenses extraordinaires, et qu'il usait de modération en se conformant au traité dont il est question..... M. de Cederstrom n'offrait, au nom de sa cour, que 100 mille piastres pour le rachat des esclaves suédois, qui étaient au nombre de cent cinquante, et une annuité de 5 mille piastres. Après beaucoup de débats, je parvins à leur faire signer un traité, qui fixe le paiement de la rançon à 150 mille piastres, et l'annuité à 8 mille.

Le 9 vendémiaire je fus présenté, avec beaucoup de pompe, au pacha, qui me reçut de la manière la plus distinguée. L'échange des ratifications du traité de paix eut lieu, et la République italienne fut solennellement reconnue. Je fis arborer son pavillon sur la maison commissariale de France, et il fut salué, par la frégate et par la place, de 21 coups de canon.

Ce ne fut pas sans difficulté que le pacha consentit à reconnaître cette République. Il craignait que toute l'Italie ne fut comprise dans cette nouvelle République, et qu'il ne fût par conséquent obligé de respecter indistinctement tous les bâimens de commerce de cette partie de l'Europe; ce qui aurait détruit sa marine. Je lui donnai les explications nécessaires, et particulièrement celles qui étaient à la portée de son esprit, et il me répondit: « Enfin je vois que je puis être en paix avec la République italienne, sans trop blesser mes intérêts; mais cela fût-il encore plus difficile, je le ferai, puisque le GRAND BONAPARTE le desire! »

Le pacha de Tripoli est un homme brave et entreprenant, ami des Français. Les Anglais ont fournis des secours à son frère, qui est dans ce moment à Derne sans moyens et sans crédit. Son projet serait de soulever le pays contre le bey.

Les affaires politiques et administratives de la régence, sont gérées par Seid-Muhammed-el-Deghais, ministre du pacha. Cet homme est plein de sagacité et a même quelques notions sur la politique d'Europe. Il a voyagé en France, et conserve pour notre patrie un sentiment d'affection dominant.

Le 10 vendémiaire je suis parti de Tripoli; le 24 je suis arrivé à Alexandrie. Le même jour je me suis rendu chez le général Stuart, commandant les forces anglaises de terre et de mer. Je lui ai communiqué

l'ordre du ministre des relations extérieures, qui m'enjoignait de me rendre à Alexandrie, et si les Anglais occupaient encore la place, de demander une prompte évacuation, et l'exécution du traité d'Amiens.

D'abord le général Stuart me dit que l'évacuation de la place aurait lieu sous peu; mais voyant que j'insistais, et que je desirais une réponse moins vague, il me déclara qu'il n'avait aucun ordre de sa cour de quitter Alexandrie, et qu'il croyait même y passer l'hiver.

Le général Stuart est un homme d'un esprit médiocre. Il a pour aide-de-camp un émigré français, appelé le chevalier de Sades, homme d'esprit, ennemi de la France; il a beaucoup d'influence sur le général.

Je fus le même jour voir Khourchid-Ahmed, pacha d'Alexandrie, et le capitain-bey, commandant les forces de mer ottomanes.

Après les complimens d'usage et quelques mots agréables pour la Sublime-Porte, je leur annonçai que les agens du commerce français allaient se rendre en Egypte. Cette communication leur fit le plus grand plaisir, et ils ne me cachèrent point qu'ils voyaient avec peine le séjour des Anglais dans ce pays. Je leur dis que ce séjour ne pouvait se prolonger encore long-tems, et que la paix générale ne laissait aucun doute sur leur prochain départ.

Le 25, je fus voir le cheik El-Messiry.

Je vis également ce jour-là le cheik Ibrahim Muphtî.

Le 26, je fus visiter la coupure du khalidj, qui a formé le lac Maréotis; l'écoulement des eaux du lac Madié est encore très-fort; et si la Porte ne se hâte de rétablir ce canal important, les éboulemens qui ont lieu sur la petite langue de terre, qui sépare les deux lacs, rendront l'ouverture tellement considérable, qu'il sera impossible d'y travailler. Je ne pense pas que l'ingénieur suédois, envoyé par la Porte pour diriger ces travaux, ait les talens nécessaires. La formation du lac Maréotis paraît avoir contribué à la salubrité de l'air. La ville, n'a dans ce moment, que de l'eau saumâtre qu'elle tire des puits du Marabouf. Ce petit fort est armé; il s'y trouve une garde anglaise et turque, pour protéger les habitans qui y viennent puiser.

J'employai la journée du 27 à parcourir la ville, et à recevoir différens individus qui vinrent me voir.

Le 28, je partis pour me rendre au Caire, escorté par deux officiers turcs et par six soldats français que j'avais pris à bord de la frégate. Les vents contraires m'obligèrent à rentrer dans le port.

Le lendemain je fus à Aboukir, où je passai la nuit. Je profitai de cette occasion pour visiter en détail le fort, qui est dans le plus grand délabrement.

Le 30 j'arrivai à Rosette, après avoir visité, en montant, le fort Julien; je vis, ce jour-là même, Osman, Aga et Douanier de la ville, ainsi que tous les chrétiens qui s'y trouvent.

Le 1^{er} brumaire, je fus à Faoné, où je vis le commandant de la place, le cadi et les cheiks; je reçus de ces derniers et de tous ceux que j'ai entretenus, des protestations d'attachement pour le PREMIER CONSUL.

Je passai le lendemain à Rahmanié, où je vis le cheik Muhammed Abou-Aly. Le fort de cette ville est presque entièrement détruit.

Je vis le 3, à Menouf, le cheik Abdin, que le PREMIER CONSUL avait nommé cadi. Les autres cheiks de cette ville qui vinrent me voir chez lui, me tinrent les mêmes discours que les cheiks de Faoné. Je leur dis « le PREMIER CONSUL aime beaucoup votre pays; il en parle souvent, il s'intéresse à votre bonheur; il ne vous oubliera point et vous recommandera à la Porte. Il a fait la paix avec l'Europe, et ce pays se ressentira de l'intérêt qu'il y prend et du souvenir qu'il consacre aux pauvres cheiks d'Egypte. »

1

(30 janvier 1803)

An XI

10 pluviôse

Dimanche

Monituez